

Je connais Catherine Charlot depuis plusieurs années. J'ai suivi l'évolution de son travail avec gourmandise et curiosité. Ce peintre a une relation forte à l'expression plastique ancrée dans son adolescence, même si Catherine a fait un détour par l'art de l'image qui bouge avant de renouer avec sa nécessité intérieure. Pendant de longues décennies, elle a travaillé pour le cinéma. Mais les grands formats ont été plus forts que les photogrammes. Les gestes et les couleurs ont resurgi dans sa vie comme un appel qu'elle ne pouvait plus ignorer.

De cette période consacrée au cinéma date sa rencontre avec Juan Luis Buñuel. Elle a été son assistante sur des longs métrages qu'il réalisait. Aussi, dès que nous avons parlé d'associer ses tableaux avec des sculptures, elle m'a proposé de le rencontrer. L'idée m'a tout de suite séduit. Exposer Juan Luis était pour moi aussi une manière de refaire lien, car les films de son père, Luis Buñuel ont été, dans ma jeunesse, une source de joie et d'inspiration.

Le visiteur de Juan Luis Buñuel sait à quoi s'en tenir dès la porte de la maison. Une collection d'os monumentaux s'étage sur l'escalier qui conduit à l'entrée. De la mort, il sera question. Avec humour et élégance, dans la pure tradition surréaliste. Cet homme nous relie directement à notre fondement culturel. Sculpteur, il a été l'élève direct et grand ami de Calder. Il a exposé à San Francisco, Madrid, Paris, Barcelone en galerie ou dans des musées. Au cinéma, il a travaillé avec les plus grands, assistant d'Orson Welles, Louis Malle, Luis Buñuel, etc., avant de se consacrer lui-même à la mise en scène.

Les sculptures qu'il nous montre sont de petites tailles. Ce sont des bronzes, des associations de figures, des clins d'oeil en forme d'images. La mort se raconte sur

le dos d'un rhinocéros ou d'un crocodile, elle se boit en équilibre sur la selle d'un vélo, en brandissant une bouteille de Veuve Clicquot. Le cheval de Troie porteur de culture maintient en son sein quelques personnages et un petit chien. Il y a de l'amusement dans cet art, celui d'un enfant au cœur éternel. Ça rebondit comme des associations d'idées. Le désir, comme de naturel, prend les sentiers de côté.

Tout à l'inverse de l'approche de Catherine Charlot. C'est là où l'alchimie se produit. Chez Catherine, peintre résolument abstrait, le mouvement s'inscrit par sa trace, comme un trait unique. C'est l'éblouissement devant la valeur de l'instant, le surgissement de la beauté cristalline, la limpidité du geste. Rien qui bataille de travers, rien qui ne soit pleinement aligné. L'artifice s'est évanoui. Le peintre prend juste ce qui est là, et l'inscrit comme la trace pleine du présent et du passé.

Catherine, c'est la précision aiguïlée à l'infinie. Juan, c'est la promenade dans la terre des imaginaires. La rencontre entre les deux, nous invite à deux manières de parcourir les chemins de la vie et de la mort. Qu'est-ce que l'alchimie ? La transformation du plomb en or, oui, mais surtout, la recherche de la pierre philosophale et de la vie éternelle, que l'on rencontre peut-être au coin d'une toile ou au détour du reflet d'un bronze ?

En contrepoint, la vidéaste Anne Bernard nous propose une installation sur le temps qui passe. Elle a filmé pendant un an la table de l'atelier de Catherine à raison d'une minute par jour. Elle en a tiré deux montages, montrant l'évolution du lieu de travail d'un peintre.